



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 96, 1984 – 4, p. 21-22

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15509-6.p.0029](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15509-6.p.0029)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1984. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

La Correspondance Paul Claudel-Jacques Rivière (Cahiers Paul Claudel n° 12, Gallimard, 1984).

J'ai utilisé pendant longtemps une édition assez misérable, et même misérabiliste, de la Correspondance Claudel-Rivière. Elle avait paru dans une collection intitulée « Le Livre de vie » et reprenait l'édition originale publiée aux éditions Plon en 1926. Cette édition tronquée, incomplète, sans notes, se trouve, est-il besoin de le dire, complètement caduque depuis que nous disposons du très beau volume minutieusement préparé par Auguste Anglès et par Pierre de Gaulmyn.

Livre de vie ? Je n'en suis pas si sûr. On sent presque tout au long de cette correspondance une tension entre les deux hommes qui place le lecteur lui-même dans un état de malaise. Du premier au dernier Jacques Rivière se dessine l'évolution qui conduit de l'enthousiasme incontrôlé du néophyte au « patron » de *La Nouvelle Revue Française*, poli, mais ferme quand il le faut (quand il défend Aragon dans sa lettre du 1^{er} octobre 1922, en particulier). Paul Claudel, de son côté, semble raidi dans une attitude intransigeante, bloc d'orthodoxie opposé à la quête sinieuse de celui qui cherche et qui, le plus souvent, s'imagine qu'il cherche. Claudel a été gêné par ce que Rivière appelle lui-même son « dilettantisme ». Aux heures de sincérité, sinon d'effusion, ils reconnaissent l'un et l'autre leurs torts, ou du moins leurs caractéristiques. Cette sincérité, je la trouve moins chez Rivière dans sa longue lettre du 4 juillet 1907, reniement presque brutal de ce qu'il était près d'adorer, que dans son exigence de liberté. Chez Claudel, on la voit éclater dans les reproches qu'il s'adresse à lui-même, par exemple dans la lettre du 20 décembre 1908 : « A peine avais-je mis ma lettre à la poste que je me reprochais d'avoir laissé s'y exagérer une partie des sentiments que je ressens à votre égard. C'est un mauvais aspect de ma tournure d'esprit ciéricale que cette espèce de jalousie à l'égard des gens auxquels je crois pouvoir faire du bien. » Claudel veut hâter une conversion dont il sait pourtant bien qu'il ne peut pas être l'artisan. Il est de plus en plus gêné par la présence, entre Rivière et lui, de ce Gide qu'il connaît mal et avec lequel il rompt brutalement, sans pourtant briser en même temps toutes les attaches avec la *N.R.F.* Dès lors, et au delà de l'émouvante parenthèse de la guerre, de la captivité de Rivière (silence forcé, dialogue profond), la plume trace encore quelques signes sur le papier, mais le cœur n'y est plus. « Mon cher Jacques » fait place à « Mon cher Rivière » (bizarrement souligné dans la lettre du 8 juillet 1919), la lettre fait place au billet, les préoccupations d'éditeur l'emportent sur le « combat spirituel », laissé loin en arrière, comme à la fin d'*Une Saison en enfer*, mais sans aurore apparente. A propos de la dernière lettre du 9 novembre 1924, Pierre de Gaulmyn écrit à juste titre qu'elle est « assez découragée devant le fossé qui semble se creuser entre l'œuvre de Claudel et la revue de Rivière » (p. 279). On pourrait même dire, très simplement : entre Claudel et Rivière.

On ne peut lire sans émotion la très belle Préface écrite par Auguste Anglès pour cette Correspondance. C'est le dernier texte d'un collègue, d'un ami qui fut non seulement un grand universitaire, mais un grand critique et, au sens fort du terme, un écrivain. Il fut non seulement l'homme de *La Nouvelle Revue Française*, avec son livre sur *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française, 1890-1910*, premier volet d'un triptyque qui bientôt,

je l'espère, nous sera entièrement dévoilé. Il fut un homme de la *N.R.F.* Je veux dire qu'il vécut en communion d'esprit et de talent avec ces écrivains que souvent il connut personnellement et qui, après leur mort, étaient présents en lui comme, depuis le 30 juin 1983, il est présent en nous. Dans cette langue pleine, inlassablement travaillée, qui est la sienne et qui devrait rester un modèle pour les universitaires futurs, il rend transparente la relation complexe et finalement un peu décevante, un peu déçue surtout, qui exista entre Rivière et Claudel. « Rien ne prévaut contre les intermittences des rapports entre les êtres, l'usure de l'attention portée à autrui, l'affadissement du goût que l'on a de lui », écrit-il. « Bien avant la mort prématurée de Jacques Rivière au début de 1925, le tumultueux printemps du dialogue était passé. Il faut tendre l'oreille pour percevoir le battement engourdi de ce qui en avait été le cœur » (p. 30). Auguste Anglès n'a cessé de tendre l'oreille et c'est sur une « survie » qu'il conclut, sur une « tendresse » de Claudel, « une tendresse particulière et un peu déroutée pour celui qui lui avait fait découvrir ce que la transparence peut avoir de réfractaire » (p. 31).

L'édition est très suggestive. Elle permet de suivre pas à pas les relations des deux écrivains, grâce aux textes de liaison, à la fois sobres et précis, de Pierre de Gaulmyn. C'était aussi une excellente idée que de publier les notes prises par Rivière à la suite de ses entretiens avec Claudel. L'annotation est conforme aux normes des éditions Gallimard. Elle est, me semble-t-il, à mi-chemin entre une série d'éclaircissements pour le lecteur moyen et un ensemble de précisions véritablement érudites. On aurait pu préciser, par exemple, à propos de la lettre 100 que ce que Claudel appelle « Les Agenouillés » n'est autre que le célèbre poème de Rimbaud « Les Effarés ». On aurait pu dire dans la note 4 de la lettre 38 page 329 que « Les Paradoxes du christianisme » sont un chapitre de l'*Orthodoxy* de G.K. Chesterton. Celui-ci n'était pas encore « catholique », mais « High Church », au moment où il a écrit ce livre (il faudrait revoir à ce propos la note 7 de la lettre 27). *Orthodoxy* a été publié en 1908, et non en 1898 comme l'indique la p. 325. Wagner a écrit un livre sur Beethoven (1870), en plus d'essais comme son analyse de la 9^e Symphonie, et c'est vraisemblablement à ce livre, traduit en français par Henri Lasvignes dès 1910, que Claudel fait allusion à la fin de sa lettre du 17 février 1912. *Noces* de Strawinski n'est pas à proprement parler une suite d'orchestre (p. 364, n. 5), mais une œuvre chantée. La lettre du 20 janvier 1914 fait allusion très précisément à « Bethsaïda », la troisième des proses dites depuis « évangéliques » de Rimbaud, la seule connue à ce moment-là et publiée dans la *N.R.F.* par Berrichon cette année-là (« l'eau sale de la "buanderie" où trempèrent quelque temps ses ailes d'ange »). Mais ce sont là des vétilles, et il faut remercier Pierre de Gaulmyn d'avoir poursuivi avec autant de soin et avec autant d'intelligence littéraire l'œuvre entreprise par Auguste Anglès.

Pierre BRUNEL.